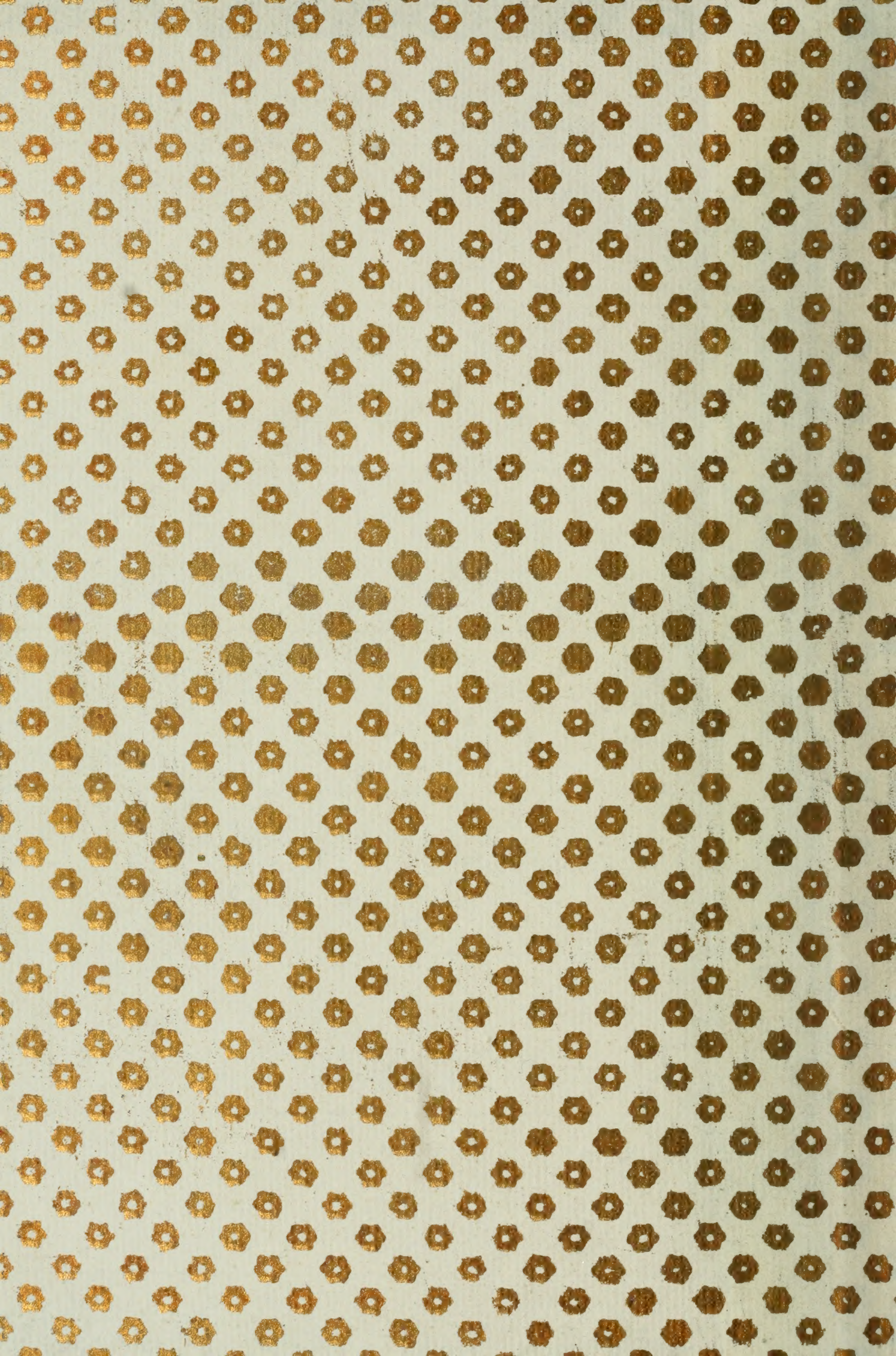
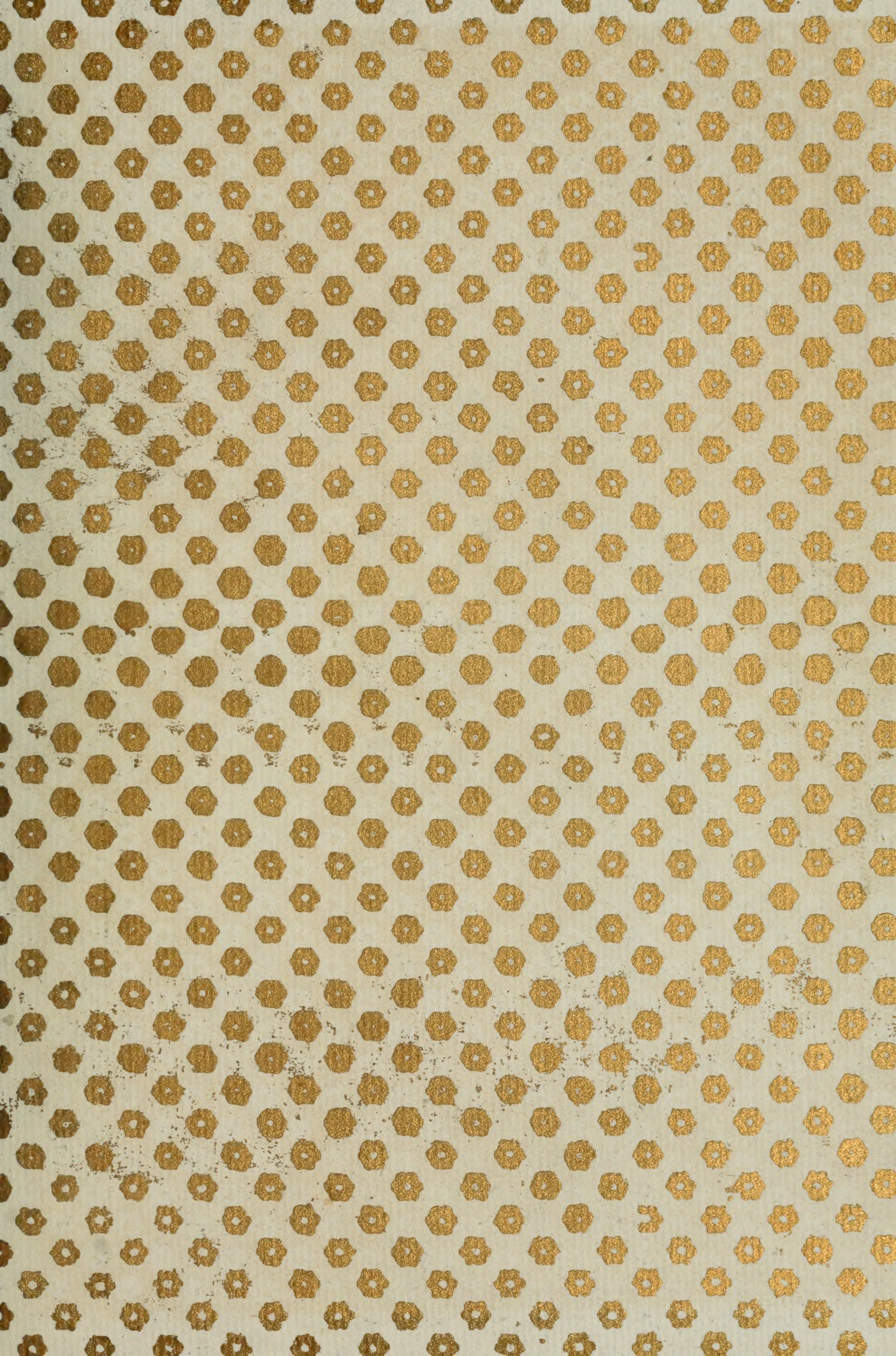

U d'/ of Ottawa
39003002333580





LES CAHIERS DES AMIS DES LIVRES

GEORGES DUHAMEL

GUERRE ET LITTÉRATURE



7, RUE DE L'ODÉON - PARIS - VIe

1920 — DEUXIÈME CAHIER

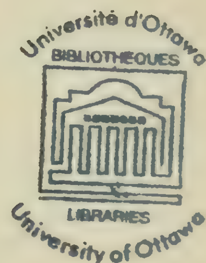
GUERRE

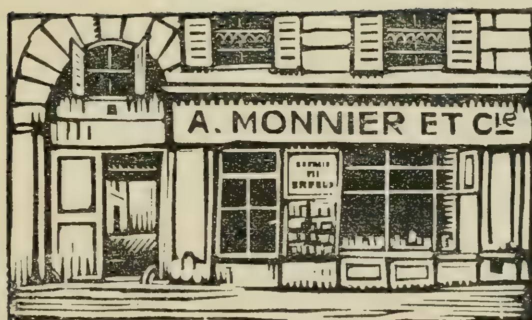
ET LITTÉRATURE

GEORGES DUHAMEL

GUERRE ET LITTÉRATURE

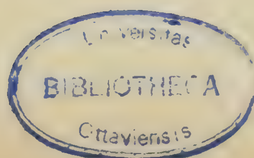
CONFÉRENCE FAITE LE 13 JANVIER 1920
A LA MAISON DES AMIS DES LIVRES





7, RUE DE L'ODÉON - PARIS - VIe

1920



Mesdames, Messieurs,

Une fois encore, si vous le voulez bien, une fois encore parlons de la guerre, avant que ce sujet ne semble ou tout à fait démodé ou tout à fait inconvenant.

Hippolyte Taine assure, dans sa *Philosophie de l'art*, que le public obtient ce qu'il veut des artistes et « détermine l'espèce des œuvres d'art, en ne souffrant que celles qui lui sont conformes et en éliminant les autres espèces, par une série d'obstacles interposés et d'attaques renouvelées à chaque pas de leur développement ».

Or, on nous affirme de toute part que le public ne veut plus lire d'ouvrages sur la guerre. S'il en est ainsi, hâtons-nous donc de parler pour la dernière fois de la guerre ou,

plus exactement, des rapports de la littérature et de la guerre.

C'est un vaste sujet, capable d'éveiller maintes querelles en Sorbonne et d'alimenter la critique pendant dix générations.

Je me trouve si intimidé d'avoir à traiter ce sujet devant vous en une heure que je renonce dès l'abord à toute méthode rigoureuse pour, simplement, amicalement, vous livrer une partie des réflexions que j'ai faites, au hasard de mes lectures et de mes loisirs.



Au temps glorieux où Boniface et Barnabé se rencontraient à la terrasse des brasseries pour discuter de l'Europe future, les deux augures ne manquaient pas, après avoir distribué les ports, disjoint les frontières et fait éclater les couronnes comme coquilles d'œufs, d'enfoncer dans l'avenir mille sondes audacieuses.

— Cette guerre, murmurait avec accablement Barnabé que l'économie politique tourmente,

cette guerre va porter un coup funeste à l'industrie de la mélasse.

— Sans doute, sans doute, concédait l'autre compère.

Mais, comme il a des lettres et qu'il passe de longues heures en compagnie des feuilles publiques, Boniface ajoutait volontiers :

— La guerre va renouveler notre littérature.

C'est ainsi qu'un optimisme insidieux nous incline à trouver dans le pire désastre quelque raison de contentement.

Boniface est légion et Barnabé fait école. J'ai rencontré, je rencontre encore chaque jour une foule de personnes honorables que de pertinentes raisons ont écartées du combat et qui se consolent de la détresse universelle en assurant que le sacrifice va régénérer la race et que — ce sont leurs propres termes — une bonne saignée ne peut être que profitable à la pensée française.

Hélas, Mesdames et Messieurs, j'ai perdu cette confiance insigne en les vertus universelles de la saignée. Depuis Molière, je me méfie des remèdes héroïques et ingénus. Quand Stendhal

raconte que Fabrice del Dongo, affaibli par de grandes pertes de sang, ne dut pas prompte guérison au barbier qui jugea bon de le saigner, je ne partage pas l'étonnement du narrateur.

En règle générale, je me méfie des prophètes enivrés qui espèrent miracles et merveilles de toutes les catastrophes, et, considérant mon pays privé du plus pur de sa jeunesse mâle, je m'abstiens de croire qu'un tel deuil peut nous valoir d'éclatantes floraisons spirituelles et d'amples moissons de chefs-d'œuvre.

Il est sans doute un peu tôt pour parler des « bons effets » de ce drame. Si, dans cinquante ans, la France connaît une grande prospérité artistique et morale, les vaticinateurs d'aujourd'hui triompheront dans leur sépulcre et reprocheront à nos mânes des conclusions prématurées. Il est donc, je l'avoue, présomptueux de discourir des conséquences de la guerre, alors que le dernier brandon fume encore dans nos campagnes.

Mais, n'est-il pas naturel aux hommes de s'interroger sur l'issue des aventures dans lesquelles le sort les engage ? Enfin et surtout, est-il

vraiment dans mon dessein de reprendre, ne serait-ce que pour les battre en brèche, ce qui est encore vaticiner, les thèmes ordinaires de l'anticipation ? Je me hâte de dire que je ne prétends à rien de tel. Il me plairait d'étendre la controverse et, pour ne pas répondre directement aux questionnaires qui, depuis 1915, — ma foi, oui ! — circulent dans les milieux littéraires et envahissent la grande presse, j'aimerais d'abord vous entretenir de ce qui est acquis, révolu, de ce que nous savons, quittes à préjuger incidemment — oh ! sans rigueur — de ce que l'avenir nous prépare.



A ceux qui attendent, de la guerre, un renouvellement de notre littérature, je voudrais d'abord demander si réellement, au moment où la guerre éclata, cette littérature avait besoin d'être renouvelée.

Pour moi, je ne me sens pas disposé à répondre par l'affirmative.

Si je considère la littérature de langue fran-

çaise, je la vois, jusqu'au seuil du sombre été de l'année 1914, tourmentée d'une passion de renouvellement. Rappelez-vous les trois premiers lustres de ce siècle. Au sein de la grande, de la frénétique prospérité matérielle qui pouvait nous donner illusion sur la valeur, les principes et les fins de notre civilisation, le monde des lettres semblait en état de fermentation, de bouillonnement. Les écoles succédaient aux écoles, les proclamations aux manifestes et les tentatives aventureuses aux tentatives téméraires. Tout ce qu'on pouvait souhaiter, c'était donc un effort de stabilisation, plutôt que de renouvellement. Ce qu'il fallait espérer, c'est encore ce que Jules Romains appelle, avec raison, une période de « sérénité technique ».

— Sans doute, reprendront ceux qui ont spéculé sur les vertus régénératrices de la guerre, sans doute le mot renouvellement n'est-il pas juste ; ce que nous attendions, ce que nous attendons encore, c'est, à vrai dire, le salut de notre littérature, que ce bouleversement a surprise en pleine décadence.

A quoi je m'excuse de répondre par une question : vraiment, croyez-vous que notre littérature avait besoin d'être sauvée?

Eh bien, je ne le crois pas. Si l'on fait exception pour la littérature dramatique, qui, effectivement, semble déchue de sa splendeur passée, j'estime qu'on aurait tort de juger avec sévérité notre haute littérature de langue française dans la période contemporaine.

Certes, maintes causes, qu'il serait oiseux d'analyser ici, ont favorisé, depuis bien des années, l'éclosion d'un nombre considérable d'œuvres médiocres, aussitôt jugées, aussitôt englouties dans l'oubli et qui n'auraient même pas vu le jour en un siècle moins favorisé par la complaisante industrie. Mais, sous ce foisonnement, dans ce tumulte, le génie de la langue poursuivait sa patiente besogne et la littérature française, à la veille de la guerre, n'était point indigne de sa glorieuse histoire.

Le roman, l'essai philosophique et critique, la poésie descriptive et lyrique étaient cultivés par les esprits généreux, hardis et subtils que notre sol n'a cessé de produire. D'ardentes rela-

tions morales s'étaient nouées entre les peuples; les écrivains de langue française, fidèles à leurs meilleures traditions, parvenaient à fondre toutes les influences pour les incorporer à leurs harmonieuses vertus natales. A la «substantificque mouelle» de notre nourriture française, nous avions heureusement mêlé les rudes aliments venus d'Angleterre, de Russie, de Scandinavie, d'Amérique. Nous restions latins, dans le meilleur sens du mot : en latinisant tout ce qui nous arrivait d'ailleurs. Nous préparions, sans presque y penser, une féconde communion intellectuelle internationale dont, hélas! aujourd'hui, nous voici pour longtemps éloignés.

Non, vraiment, quand je mesure l'effort littéraire accompli chez nous dans la période qui a précédé la guerre, je vois de la confusion, mais point de décadence, je vois luxuriance et non misère.

Et c'est pourquoi, au risque de passer pour optimiste, je répète que la littérature n'avait pas, comme on l'a dit, à espérer son salut de la guerre. N'étant pas perdue,

la littérature n'avait nullement besoin d'être sauvée.



Soit, me dit-on, mais, s'il ne s'agit plus de salut, ne peut-on parler tout au moins d'influence, de modification, ne peut-on rechercher, déterminer, mesurer l'action qu'un tel événement est susceptible d'exercer sur l'art littéraire?

Si fait! et nous voici dans le cœur même de notre sujet. Je crois volontiers, avec Taine, que « le milieu, c'est à dire l'état général des mœurs et de l'esprit, détermine l'espèce des œuvres d'art ». J'accorde donc qu'une perturbation comme celle qui vient d'être infligée à l'équilibre moral et matériel du monde est de nature à retentir sur les productions de l'esprit. De tous les arts, le plus prompt à réagir aux excitations du milieu est, sans conteste, la littérature. Voilà un terrain sur lequel il est possible et légitime de nous aventurer; d'autant que nous avons déjà quelques points de repère et des éléments d'appréciation.

Mais entendons-nous bien sur les termes et limitons l'aire de notre examen critique. Le mot littérature est un mot fort vaste et susceptible de plusieurs acceptions. Il peut vouloir dire : art des belles-lettres. Il signifie encore l'ensemble des gens qui pratiquent cet art. Souvent, enfin, il s'applique aux ouvrages produits par les écrivains.

Il nous semble bien évident que rien ne saurait modifier l'art des belles-lettres dans son essence, dans sa définition. Contempler le monde et les hommes, imiter ensuite les objets de la contemplation, mettre en relief les linéaments et les rapports susceptibles d'éclairer ce qu'il y a de plus secret, de plus caractéristique dans ces objets, voilà le but, voilà la raison même de l'écriture. On n'imagine pas l'événement capable de troubler assez profondément l'univers pour donner à l'art en général, et à l'art d'écrire en particulier, un autre principe, une autre règle. Il faut donc admettre, en ce sens, que la guerre n'a aucunement le pouvoir de changer ce qui est immuable.

Je ne crois pas trop fâcheux de répéter ces choses toutes simples, à l'heure où se produisent les plus généreuses, les plus audacieuses tentatives de rénovation, à l'heure où l'invention technique éblouit ses protagonistes au point de leur faire parfois perdre la conscience de leur destin, de leur mission.

Mais revenons à la guerre et reconnaissons qu'impuissante à modifier l'art dans sa nature elle n'est malheureusement que trop propre à modifier au moins transitoirement le caractère des hommes.

Dans la mesure où elle touche l'écrivain et ses modèles, elle doit donc exercer une influence sur les productions de l'esprit.



Mesdames, Messieurs, la critique, qui se complaît aux thèses générales, avance volontiers que les guerres triomphantes font régner la prospérité dans les lettres et que les guerres désastreuses conduisent la littérature au marasme. Cette vue simpliste, bien propre à chauffer l'enthousiasme belliqueux des écrivains, ne

me semble pas absolument conforme à la vérité historique.

La Pologne, privée par la défaite d'existence politique, n'a cessé d'avoir une littérature opulente et vivace.

La France, battue en 1871, n'a pas démérité par la suite de ses belles traditions littéraires ; elle a produit d'admirables poètes, des romanciers puissants et des philosophes qui ont conquis le monde. En revanche, l'Allemagne du traité de Francfort, l'Allemagne victorieuse ne s'est point surpassée ; elle n'a pas vu revivre les Schiller et les Gœthe, fruits étonnants d'une Allemagne divisée et souvent humiliée.

Alfred de Musset, dans la *Confession d'un enfant du siècle,* fait, du temps qui suivit la chute de l'empire, une peinture désespérée, où coulent toutes les poix et tous les bitumes romantiques. Il écrit : « Une littérature cadavéreuse et infecte, qui n'avait que la forme, mais une forme hideuse, commença d'arroser d'un sang fétide tous les monstres de la nature. » Peut-être, mais, pour nous qui sommes depuis

longtemps guéris de la maladie du siècle — de la maladie de ce siècle-là tout au moins — nous ne pensons, en écoutant Musset, qu'au très fécond, au très glorieux romantisme et nous estimons que la France accablée prit, malgré tout, une belle revanche spirituelle.

En dépit des malheurs et des crimes contemporains, le temps n'est plus où tout un peuple défait s'en allait dans les mines ou les lupanars achever son existence misérable. Dans l'époque moderne, le vaincu pense et travaille. Souvent il demande à l'esprit ou à la lyre l'oubli de ses déconvenues militaires.

Glorieuse ou funeste, la guerre, nous l'avons dit, demeure d'abord pour l'écrivain un terrible enseignement. Elle multiplie et aggrave toute expérience de la vie, de la souffrance, de la mort. Elle fait que l'homme se connaît plus implacablement et qu'il entrevoit les autres avec une plus vive, une plus cruelle lucidité. Elle est capable, en ce sens, d'exercer une certaine action sur l'œuvre littéraire.

Mais je me refuse à croire que le succès des armes, qui peut donner de l'assurance aux mar-

chands, de l'intrépidité aux reîtres et de l'audace aux diplomates aurait cette vertu soudaine et singulière d'assurer de la profondeur au philosophe, de la sensibilité au poète et de la divination au dramaturge.



Paul Léautaud, de qui le rire est claironnant et ingénu, disait un jour en riant à un écrivain qui traversait Paris pour rejoindre son poste aux armées : « Au bout du compte, la guerre est, pour vous, tout profit : vous connaissez maintenant des choses que vous n'auriez pas connues sans cela. »

Vous aviez raison, sceptique et candide Léautaud. J'ai souvent pensé, avec vous, que l'homme qui a laissé une jambe dans la bataille peut chercher un dédommagement à ses peines en supputant les impressions nouvelles que lui vaudra sa mésaventure.

Si je doutais encore du haut prix qu'il nous faut attacher à l'expérience, j'en pourrais être instruit par certain voyage que je viens de faire en Suisse romande. J'ai rencontré là des hom-

mes savants et spirituels, pénétrés de culture française et troublés jusqu'au fond de l'âme par la tempête européenne. Deux ou trois d'entre eux m'ont tenu des propos qui peuvent se résumer ainsi : « Vous êtes heureux, malgré tout, vous autres Français, d'avoir subi pareille guerre, car votre position morale est assurée, votre siège est fait : vous avez éprouvé assez de choses pour savoir ce que vous devez penser. » Vous le voyez, c'est toujours, présentée sous une forme différente, la fameuse doctrine de la guerre régénératrice.

Je ne m'attarderai pas à rechercher s'il est bon d'envier aux peuples l'expérience de leurs douleurs. Je préfère considérer, si vous le voulez bien, la nature de cette expérience et la matière qu'elle offre aux écrivains. Je préfère discuter avec vous des conditions dans lesquelles une telle expérience peut être utilisée au bénéfice des œuvres d'art. Pour limiter notre point de vue et faciliter notre étude, nous allons prendre comme exemple la guerre qui vient de se terminer. Aussi bien cette guerre peut-elle représenter, synthétiser, résumer toutes les autres.

Le monde entier a ressenti les effets de cette guerre. Nous verrons tout à l'heure que, pour être dans l'événement, il a suffi d'exister, de respirer en quelque endroit du globe ; mais il y avait des lieux de condensation, des lieux où la guerre avait un caractère suprême, paroxystique. De ces foyers les larges ondes naissaient et déferlaient jusqu'au fond des solitudes, ondes semblables au bruit du canon qui propage à travers les campagnes paisibles l'ébranlement de la tonnante réalité.

C'est donc aux armées, c'est dans les pays envahis ou dévastés, c'est sur les champs de bataille que l'événement avait toute son intensité, c'est là qu'il se fabriquait, qu'il naissait, qu'il était intensément présent.

Les écrivains véritables, les hommes accomplis dans la pratique de leur art, ceux qui savent interpréter les grands spectacles, observer et décrire les faits, dépeindre les personnages, exprimer l'âme, enfin, ces hommes n'ont pas toujours été mêlés aux actes mêmes de la guerre. L'âge, ou la disgrâce physique, ou quelque autre raison péremptoire ont tenu

beaucoup d'écrivains à distance des réalités brutales.

Certains pourtant ont connu le sort général des hommes jeunes et se sont trouvés au cœur même ou au voisinage immédiat de la tempête. Ceux-ci ne sont pas extrêmement nombreux. L'immense majorité des gens qui ont fait l'événement, qui ont vécu dans l'abîme ou sur ses bords, n'étaient aucunement préparés à en donner des descriptions, à en retracer de fidèles et durables images. Et voici, Mesdames et Messieurs, où nous touchons une des plus émouvantes infirmités de l'âme. Les hommes sentent avec force et vivacité, mais ils connaissent avec imperfection et faiblesse ; j'entends qu'ils ont grand' peine à penser ce qu'ils éprouvent, à identifier leur désespoir ou leur enthousiasme. Leur douleur est grande, mais qu'elle est impuissante à s'exprimer, qu'elle est peu capable de s'apprécier, de se mesurer avec des mots, de se concevoir elle-même et, par suite, de se décrire !

Une telle affirmation doit vous surprendre et peut-être vous blesser. Tous, vous avez vu

la souffrance s'abattre sur des hommes simples, peu préparés par la culture morale à l'analyse de leurs propres misères, et vous avez jugé avec raison que ces hommes n'en étaient pas moins très profondément malheureux ; vous avez même pensé parfois que leur malheur s'aggravait du fait qu'il était soustrait au clair contrôle d'une conscience apte à définir, c'est à dire à limiter toutes choses.

Sans doute avez-vous raison, et rien n'est plus poignant que ce désespoir dénué de truchement et qui semble emprisonné dans d'aveugles murailles.

Non, certes, il n'est pas dans mon esprit d'estimer qu'une peine est petite parce qu'elle gémit dans l'obscurité d'une âme naïve, mal instruite dans la connaissance d'elle-même. Je ne crois pas tout à fait exacte la vieille formule schopenhauerienne selon laquelle « l'aptitude à la douleur croît avec l'aptitude à la pensée ». Mais j'estime qu'il y a une grande différence entre le fait de souffrir et le fait de connaître sa souffrance, et j'ajoute qu'à mon sens, avec l'aptitude à la pensée, croît surtout,

croît seulement cette chose spéciale qui est l'aptitude à identifier, ou, pour employer un mot que les financiers ont dérobé aux philosophes, à réaliser sa souffrance.

Des millions d'hommes ont souffert pendant des milliers de jours. Eh bien, il eût été possible que cet énorme monceau de douleurs laissât moins de traces dans le monde que la romantique désespérance du seul Werther ou du seul Chatterton.

La fatigue surhumaine, les tortures morales, les supplices, les doutes, les incertitudes et les écœurements, les effrois et les fureurs de dix peuples engagés dans une bataille interminable pourraient fort bien s'abîmer dans l'oubli et, si l'expression, si l'art n'intervenaient pas, représenter en définitive une réalité humaine moins évidente, moins importante que le tourment d'un seul homme, le tourment par exemple d'Œdipe incestueux et parricide.

Ne quittons pas trop vite ce sujet : il n'en est peut-être pas de plus inquiétant, de plus poignant. Les phénomènes moraux échappent à la mesure et se réduisent finalement aux

monuments qu'ils suscitent avant de s'anéantir dans l'éternel silence. Si demain cette terre, cette planète des hommes, se trouvait détruite par quelque accident cosmique, je ne dis pas que soixante siècles d'âme, soixante siècles de souffrance et de joie, disparaîtraient à tout jamais, sans laisser plus de vestige qu'une onde sonore; mais je crois malheureusement qu'un phénomène humain aussi considérable qu'une guerre peut demeurer tout à fait méconnu dans son essence et se trouver, presque dès l'origine, la proie des légendes et des déformations historiques.

J'ai lu un grand nombre d'ouvrages publiés pendant la guerre et sur la guerre par des hommes qui avaient été très rudement soumis au choc des événements, mais qui n'étaient pas accoutumés à ''connaître'' et partant à exprimer leurs sensations et leurs sentiments. Dans un petit nombre de ces ouvrages, on constate que l'énormité de l'événement a fait éclore des qualités jusque-là virtuelles ; l'homme est parvenu à dire ce qu'il savait. Nous reviendrons sur ces cas, car ils méritent un examen point

trop hâtif. Toutefois, à lire la plupart de ces écrits, on est frappé, comme je vous le disais tout à l'heure, par l'impuissance de la conscience à remplir avec énergie et continuité ses fonctions essentielles. De loin en loin, un bref éclair jaillit. Le narrateur, illuminé par la capricieuse et souveraine réalité, trouve, fortuitement, le mot qui entraîne la confiance. Le plus souvent, le récit composé par l'homme qui semble spécialement qualifié pour le faire, ce récit n'est qu'une longue erreur et une inconsciente trahison. Rien n'est plus précieux que le vrai, rien n'est, hélas! plus difficile à découvrir et à mettre en pleine clarté.

Nous lisons et nous constatons d'abord avec étonnement, puis avec chagrin, que les traits ne viennent ni à leur plan ni à leur place ; les mots sont comme usés, sans force et sans fraîcheur ; des formules toutes faites, des clichés de perception se sont interposés entre l'homme et ses propres états d'âme. Il s'attarde alors qu'il faudrait passer ; il passe quand nous attendons qu'il pause. Sans doute la vérité gît-elle au fond de cet involontaire et laborieux mensonge ;

mais nous errons à la recherche de cette vérité, presque sans guide et bientôt sans foi. Nous nous prenons à douter amèrement de la valeur de l'expérience personnelle, à douter de tout et de tous, de notre nature et de notre efficacité. Nous pensons que, si Xénophon n'avait pas vécu, il n'y aurait point eu de retraite des Dix Mille.

Heureusement, Xénophon a existé ; heureusement il existe.

Des hommes, nous l'avons vu, sont, brusquement, au contact des événements, devenus aptes à ressentir et à exprimer ce qu'il y a d'important, de vrai, en eux et autour d'eux. On s'est beaucoup extasié sur les miracles de cette nature. Pour moi, qui considère les miracles avec prudence, je pense que ces hommes étaient des écrivains nés, des artistes élus. La guerre a brusqué l'évolution de leur esprit en leur proposant de ces objets capables de faire crier : « Et moi aussi je suis peintre ! » La grandeur de l'objet suffit à l'instinct, dans ces cas, et supplée au patient métier. Ces hommes ont donc rempli leur rôle en contribuant à ce

que nous appellerons bientôt la *littérature de témoignage*.

N'en déplaise à mon distingué confrère Henri Ghéon qui a surintitulé un de ses livres "*L'homme né de la guerre*", je n'attribue point à la guerre, pas plus qu'aux événements désastreux du même ordre, le pouvoir merveilleux de susciter quelque chose du néant. Ces grands troubles peuvent hâter certaines ascensions, ou précipiter certaines chutes ; ils peuvent aider violemment l'âme à sortir des limbes, ou l'engager dans des voies imprévues. Mais pour attribuer à la guerre un noble pouvoir créateur, pour attendre d'elle quelque féconde vertu génératrice, il me faudrait oublier qu'elle a dévoré dix millions de créatures, meurtri dix grands peuples et réduit en cendres bien des choses qui étaient, pour l'humanité, des titres de noblesse et des motifs d'espoir.

Revenons à notre sujet pour considérer enfin le rôle des hommes qui, au moment où l'événement les a entraînés dans ses remous, étaient déjà des écrivains plus ou moins

achevés dans la pratique de leur art, des écrivains possédant, avec plus ou moins de maîtrise, certains moyens de connaissance et d'expression.

Je vous l'ai dit, ces hommes n'étaient pas fort nombreux. Tous n'ont pas, une fois happés dans l'engrenage de la mécanique militaire, tous n'ont pas poursuivi leur besogne d'écrivain. Les uns ont connu des conditions matérielles trop continûment dures pour qu'elles fussent compatibles avec les nécessités de l'écriture. D'autres ont paru frappés de découragement, accablés, déconcertés par l'événement même. D'autres encore ont expressément adopté comme ligne de conduite de ne pas élever la voix pendant la durée du conflit. D'autres enfin ont employé leurs loisirs à persévérer dans leur rôle ; ils ont composé et publié des ouvrages.

Ceux de ces ouvrages qui demeurent étrangers à la guerre échappent à notre étude.

Seuls nous arrêtent les livres qui tâchent à dépeindre la guerre : ils constituent, avec

les livres des écrivains que la guerre semble avoir suscités, la *littérature de témoignage*.

Si l'on fait abstraction des dispositifs romanesques d'ailleurs inconstants et uniquement ordonnés en vue de grouper les épisodes et les personnages, si l'on néglige quelques éléments de fiction dont l'importance est tout à fait secondaire, on voit que les meilleurs de ces ouvrages tirent leur intérêt de la peinture du réel. Ce qu'un peuple de lecteurs anxieux a demandé et, malgré tout, demande encore à de tels livres, c'est l'expression exacte des hommes avec leurs sentiments, leurs passions, leur gaieté rustique ou narquoise, leur grande douleur, leur résignatoin et cette espèce de courage désespéré qui a été l'héroïsme de cette guerre.

Pour l'écrivain, pour le poète, il n'est peut-être pas de tâche plus humble et plus difficile que celle-là, toute de patience et de fidélité.

Mais fidélité ne fut jamais moins synonyme de servilité ; jamais l'imitation ne fut plus sévèrement soumise au choix.

Voyez : les modèles sont innombrables et ils défient le pinceau ! Toutes les natures sont portées à l'état de crise, désaxées, défigurées, confondues. Les passions sont exaltées, elles jouent à découvert, farouchement.

En vérité, tâche pénible et intimidante pour l'écrivain, car, s'il importe de rechercher et de dégager l'essentiel, d'interpréter, de transposer, de composer, de se plier enfin aux éternelles règles de l'art, il convient de se rappeler à chaque instant que toute page écrite a force de déposition.

Un grand procès moral est ouvert depuis 1914. Tous ceux qui, mêlés aux événements, ont, pendant cette période, pris la parole pour discourir des événements mêmes, sont, bon gré mal gré, des témoins à la barre. C'est comme témoins qu'ils ont été entendus et appréciés. On ne saurait désavouer cette passion du public, cette passion qu'une grande angoisse légitimait et légitimera longtemps encore.

Et comment songer à lâcher les rênes à la fantaisie, comment se complaire dans l'alté-

ration du réel, alors que le réel est plus généreux, plus prodigue, plus divers que jamais, alors que le réel est encore plus invraisemblable que le rêve ?

Et puis, les modèles sont là : un contrôle assidu s'impose et, pendant plus de quatre années, la truculente vérité a semblé capable d'infirmer, par sa seule présence, toutes les dépositions hâtives et tous les faux témoignages.

Les écrivains qui ont cru devoir comparaître, et qui ont pu trouver le temps et l'énergie de le faire, se sont donc efforcés de dire ce qu'ils savaient. Nous connaissons leurs ouvrages. Les parties de ces ouvrages qui nous donnent le plus de satisfaction sont celles où l'idéologie tient le moins de place, celles où l'évidence des objets rend superflue toute conclusion, celles où la peinture des hommes et des faits donne une telle impression de vérité, d'authenticité qu'elle porte en soi-même sa preuve et sa justification.

Nous devons à ces écrivains de savoir quelque chose ; mais j'estime que ce que nous

savons est encore bien peu de chose. Les témoins ont fait leur possible pour bien déposer ; toutefois, qu'est-ce qu'un livre au regard du monde de pensées qui peuvent traverser un homme à l'heure du péril ou tourmenter une conscience aux prises avec la mort? Qu'est-ce qu'un livre en face des dix millions d'âmes qui s'affrontent dans les campagnes tragiques? Que peuvent les mots pour traduire la détresse d'un moribond expirant face contre terre?

Certes, les témoins ont fait ce qu'ils ont pu, mais ils n'étaient que des hommes. Si grands que paraissent leur désir d'exactitude, leur soif de vérité, leur besoin de justice, ces hommes ne pouvaient pas ne pas être d'abord eux-mêmes, ne pas laisser agir leur violence ou leur indulgence naturelles, leur sécheresse de cœur ou leur sensibilité ; ces hommes ne pouvaient pas s'empêcher de servir sourdement leur cause, leurs maîtres, leurs dieux.

Ils ont témoigné ! Nous leur devons le peu que nous savons ; mais la plus grande partie de l'événement se dérobe à toute science.

La plus grande partie de l'événement s'éloi-

gne déjà de nous ; elle va s'abîmer dans l'ombre et l'oubli pour y demeurer à jamais.

Croyez-le bien, en jugeant que le témoignage reste au-dessous de l'immense réalité, je ne mets pas en doute l'opportunité de ce témoignage.

Pour nous convaincre de sa valeur, il suffit de considérer certains cas dans lesquels le témoignage littéraire fait défaut. J'entends par « témoignage littéraire » une relation représentant, avant tout, une œuvre d'art, un ouvrage dont le style et l'ordonnance sont d'un artiste, d'un véritable écrivain.

La révolution russe, en ce sens, est, pour nous, un exemple des plus frappants. J'ai lu, comme tout le monde, un nombre considérable de rapports, mémoires, lettres et documents diplomatiques relatifs à l'événement formidable et si troublant qui se déroule à l'extrémité de notre Europe. J'avoue, malgré toutes ces lectures, savoir très peu de choses sur ce phénomène.

Entendez bien : il ne s'agit pas d'information, au sens que les journaux donnent à

ce mot. J'avoue, dis-je, comprendre à peine, à travers les discours des hommes politiques et les notes des voyageurs, le génie même de l'événement. Rien, dans ce monceau de renseignements contradictoires, ne m'éclaire sur l'âme russe contemporaine, comme auraient pu le faire un poème, ou un récit, fût-il romanesque. Si je veux comprendre la Russie révolutionnaire, je dois relire Dostoïevsky. Et je sens bien que, pour fonder réellement mon opinion, il me faudrait connaître un ou deux ouvrages russes qui raconteraient la Russie révolutionnaire actuelle, comme les meilleurs livres de guerre nous ont raconté cette guerre.

Vous le voyez, j'accorde donc une grande importance à la littérature de témoignage. Cela dit, je n'oublie pas qu'elle forme une faible partie de ce qu'on appelle la littérature de guerre.

Cette proposition nous ramène à notre analyse, qu'il faut poursuivre. Je n'ai, jusqu'ici, parlé que des ouvrages publiés par les hommes directement mêlés à l'événement. Or, si l'on

s'en tient à la masse de papier, ce qu'ils ont écrit est quand même assez peu de chose auprès des autres ouvrages qu'il nous reste à considérer.

Nous l'avons vu, un grand nombre d'écrivains professionnels n'ont pas eu de contact immédiat avec les réalités essentielles de la guerre.

Certains d'entre eux ont poursuivi leur tâche coutumière et n'ont, tout au moins dans leurs ouvrages, paru aucunement intéressés, aucunement sollicités par les faits nouveaux qui tenaient l'univers haletant.

Voilà une sérénité admirable ! Croyez bien que je ne songe ni à la blâmer, ni à la louer en prononçant ce mot qui garde ici son sens latin : une sérénité étonnante. Cette sérénité nous a peut-être valu quelque chef-d'œuvre dont s'occuperont fort nos earrièa-neveux. Les voies de la postérité, comme celles du Seigneur, sont mystérieuses. L'année 1918, pour nous, restera l'année de l'armistice. Il est possible que, pour les hommes du XXIII[e] siècle, elle soit, avant tout, l'année où aura été imprimé un

célèbre roman dont nous ne connaissons pas nécessairement le titre.

Que cette supposition ne nous paraisse pas trop aventurée : il n'est personne instruite pour qui, par exemple, l'année 1636 ne soit d'abord l'année du *Cid*. Or, pendant l'été de cette année 1636, la France fut envahie par les armées autrichiennes et espagnoles. Mille cruautés semèrent l'effroi dans les provinces. Les Croates parvinrent jusqu'à Pontoise et une partie de la population parisienne s'enfuit à Orléans, qui était le Bordeaux des gens de ce temps-là. Eh bien, malgré tout cela, l'année 1636, répétons-le, demeure l'année du *Cid*, pour tout homme qui a fait ses classes.

Cela m'incline donc à trouver admirable la sérénité des gens qui ont mené à bien, pendant la guerre, de doctes ou touchants ouvrages dans lesquels la guerre ne tient nulle place. Et je me rappelle une anecdocte qu'il est assez curieux de raconter ici-même.

Un poète, un grand poète que j'honore infiniment, est venu, l'hiver dernier, faire, à Paris, dans cette salle où nous sommes,

une lecture de ses œuvres récentes. J'assistais à cette lecture et je fus frappé par la paisible, l'harmonieuse inactualité des poèmes que j'entendis. A quelque temps de là, je publiai, sur l'olympienne sérénité de ce poète, quelques pages de réflexions, quelques pages où je disais, à peu de chose près, ce que je viens d'avoir l'honneur de dire devant vous. J'ajoutais d'ailleurs que je me sentais personnellement trop impressionnable pour prétendre à ce calme miraculeux.

Mesdames, Messieurs, quand on parle de quelqu'un, même sans le nommer, il ne faut laisser à personne le soin d'en avertir l'intéressé. Notre poète fut très officieusement et mal renseigné. Comme il me fait l'honneur de me porter de l'affection, il me fit le chagrin d'être peiné et peut-être blessé par mon article. Il fallut un échange de lettres et l'intervention d'un ami pour restaurer l'ordre dans les cœurs. J'aurais été vraiment navré qu'il subsistât la moindre trace de ce petit orage, car, je le dis encore une fois, j'admire souvent les états d'âme auxquels je ne peux

pas prétendre et, acquis d'avance à toutes les décisions de la renommée, je ne vois nulle impossibilité à ce que l'année de la paix soit d'abord, pour les écoliers futurs, l'année où aura paru en librairie un beau livre de poèmes.

Laissons le temps préparer les saisons, et passons ! Passons, puisque je n'ai pas fini et que vous consentez à m'entendre encore.

Nombre d'écrivains accomplis, favorisés de dons admirables, ont vécu les années de guerre dans le silence et le recueillement. Certains ont voué toute leur énergie à des besognes charitables. D'autres se sont enfoncés dans une méditation dont le monde, quelque jour, goûtera les fruits. Attendons et ne troublons pas cette retraite.

Parmi ceux qui se trouvaient éloignés des faits, hors de la zone des actes, beaucoup enfin ont écrit, et leurs ouvrages ont eu résolument pour objet le tumulte contemporain. Ici encore, une large division s'impose : d'un côté, quelques hommes à l'intelligence profonde, au cœur ardent et douloureux ; de

l'autre, une infinité de fabricants qui sont écrivains à peu près comme on est munitionnaire ou boursier.

Pour avoir vécu loin des champs de bataille, les premiers n'en ont pas moins éprouvé la grandeur lugubre de l'époque. Le génie de l'événement les a visités jusqu'au fond de leur refuge. Une grande puissance de sympathie a ouvert leur âme aux échos les plus assourdis du massacre.

Il leur a suffi de voir une femme dans un village de la montagne, d'entendre abattre un chêne au fond d'une forêt, de regarder un vieillard labourer son champ, de recevoir une lettre souillée de boue, de contempler un bateau dans un port, de lire les mensonges quotidiens ; il leur a suffi, enfin, comme je vous le disais tout à l'heure, de respirer et de vivre, d'être les contemporains d'une si grande misère pour frémir, communier, et exprimer de nobles pensées. Eux aussi, ils ont dit *ce qu'ils savaient*, et ils ont ainsi contribué à la littérature de témoignage, avec maîtrise parfois.

Les autres, ceux dont il me faut quand même parler un peu, sont les innombrables tenants de la *littérature de convention*.

On a déjà beaucoup raillé cette littérature, et je me dispenserais volontiers de vous en entretenir si je n'avais la conviction pénible et chaque jour plus nette que c'est la « convention » qui, en définitive, s'impose à l'opinion, édifie le public et prépare l'histoire.

J'en demande pardon aux historiens, plus préoccupés de faits précis que d'états d'âme, plus curieux des actes d'un peuple que de ses pensées ; mais j'ai malheureusement lieu de croire que si l'histoire, pour dépeindre les temps modernes, étudie les mobiles des hommes dans les ouvrages littéraires, elle sera plus facilement séduite, guidée, conquise par la littérature de convention que par la littérature de témoignage.

En effet, celle-ci est sombre, déconcertante, incertaine dans ses exposés, sobre dans ses conclusions, sinon même totalement muette. Elle présente des faits isolés, d'étroits aperçus du problème. Elle ne favorise guère les

entreprises de l'ambition ou des partis.

L'autre, au contraire, la conventionnelle, est claire, aisée, riante même. Elle simplifie tout. Elle réduit l'homme à un schéma, toute la pensée à une doctrine, le monde à une carte géographique. Elle envisage gaillardement le sacrifice, la souffrance et la mort d'autrui. Elle donne du devoir et de l'honneur, des définitions élémentaires, brèves et brillantes. Elle ramène des notions complexes aux dimensions d'une cocarde. Elle prodigue des encouragements éloquents et des consolations claironnantes. Elle fait avec aisance, chaque fois qu'elle se trouve à bout de ressources, intervenir la divinité.

Elle est robuste comme un préjugé, impérieuse comme un catéchisme, impudente comme une affiche électorale. Elle explique tout, elle rassure, elle procure un sommeil tranquille, elle guérit les maux d'estomac, protège du froid aux pieds et « fait couper les rasoirs ». Tous les mensonges dont elle est grosse ressemblent étrangement à des flatteries ou à des promesses.

Cette littérature de convention est assez

séduisante, assez florissante, assez tenace pour avoir donné le change à une grande partie du public, tant il est vrai que ce dont l'homme a encore le plus constamment besoin, c'est d'être trompé.

Cette littérature a eu des protagonistes actifs et des agents innombrables. Elle les a recrutés dans tous les rangs de la tourbe littéraire, dans la presse, dans le monde des vaudevillistes et dans les académies ; elle s'est donné toutes les allures de la moins discutable documentation. Qu'il me suffise de rappeler ces nobles vieillards qui allaient, deux fois par an, faire aux armées une excursion en automobile et un déjeuner sur l'herbe et qui rapportaient de leur promenade la matière d'un volume péremptoire. Anatole France raconte volontiers, paraît-il, l'anecdote suivante : Un écrivain qui jouit d'une situation littéraire avantageuse et d'une renommée politique considérable disait, au retour d'une de ces parties de plaisir au front : « Nos hommes sont admirables, pleins d'un entrain endiablé et d'une familiarité exquise. J'ai dit à l'un d'eux :

N'est-ce-pas, mon brave, que tu es fier et heureux d'être à ce poste d'honneur ?—Vous, m'a-t-il répondu, si vous continuez à me tutoyer et à me taper sur le ventre, vous allez recevoir ma main sur la figure. — Quelle simplicité délicieuse, quel joli mot de grognard ! » ajoutait ce littérateur convaincu qui a sans doute l'étoffe d'un historien.

Vous le voyez, tout est dans l'interprétation et les artisans de la convention s'entendent à interpréter.

Beaucoup de ces écrivains avaient, bien avant cette guerre, publié des ouvrages où il était question de batailles, de vertus militaires, d'héroïsme. Ils se sont soigneusement appliqués à persévérer dans leur manière. Car il faut que les événements touchent bien rudement un homme pour l'amener à modifier les idées qu'il s'est formées sur certaines choses.

Ce qui est curieux, c'est que des écrivains ont pu, alors qu'une telle réalité occupait la scène du monde, présenter à leur public des inventions, des fictions où cette réalité se trouvait bafouée. Ce qui est incroyable, ce qui

est décourageant, c'est que pareilles fictions aient parfois obtenu l'assentiment du public, toujours désireux qu'on lui dépeigne les choses non comme elles sont, mais comme il voudrait qu'elles fussent.

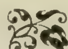
Tout le monde s'est donc mis de la partie, professionnels chevronnés et amateurs pleins de talent. Nul n'est de trop pour collaborer à la légende ! Et, dans un accord touchant, on a vu les membres de l'Institut, les actrices de café-concert, les politiciens et les vedettes de la prostitution travailler à nous donner, de la guerre, une image littéraire congrue et définitive.

Hélas, Mesdames et Messieurs, il n'y a aucune originalité à dire que le mensonge est une chose des plus vivaces, des plus tenaces et des plus constamment victorieuses.

Il est d'usage d'affirmer que la vérité finit toujours par se faire connaître. Entendez bien : la vérité qui se laisse connaître est en général celle qui n'intéresse plus personne.

Les vérités profondes de la guerre, elles sommeillent à jamais dans les dix millions de crânes

enfouis sous les champs de bataille. Les morts seuls savent encore quelque chose. Les survivants étreignent de précaires souvenirs que tout conspire à défigurer et à dissoudre.



Pendant l'été de 1918, je trouvai un jour, entre les mains d'un de mes blessés, un ouvrage que vous connaissez peut-être et qui s'appelle *La Guerre en dentelles*. J'ouvris au hasard ce bouquin et je lus une des vingt historiettes qui le composent. En voici la substance : un soldat revient de nuit à son village Ce soldat a vingt ans ; il a quitté ses pénates peu de mois auparavant pour prendre part à la bataille de Fontenoy. Vous vous rappelez Fontenoy ? « Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! » Bien !

Le jeune soldat se fait ouvrir à grand' peine la porte de la ferme natale. Nul ne veut croire qu'un homme a pu survivre à Fontenoy... Enfin, le loquet tiré, quand le militaire est assis sous la lampe, tout le monde s'aperçoit avec

horreur que le combattant de Fontenoy a l'air d'un vieillard et que ses cheveux sont devenus blancs, comme ceux de la demoiselle dont parle François Coppée.

En finissant ma lecture, je regardai le blessé, celui que j'avais trouvé lisant *La Guerre en dentelles*. C'était un fantassin d'une trentaine d'années, en campagne depuis 1914 ; il avait pris part à dix assauts, reçu trois blessures, puis, finalement, perdu une jambe, une main et quelque autre petite chose. C'était un paysan du Nord, sans nouvelles depuis quatre ans de sa femme et de son enfant. Ses cheveux étaient régulièrement noirs, son visage calme et résigné. Je lui demandai ce qu'il pensait de *La Guerre en dentelles*. Il me répondit que le livre était amusant et bien jolies les images.

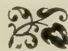
Vous le voyez, la vérité n'est pas simple.

La littérature de convention a, sans doute, agacé les combattants alors qu'ils la lisaient sous le feu de l'ennemi. Elle doit déjà les choquer beaucoup moins. Elle finira par les divertir, par les abuser et par se substituer astucieu-

sement à leurs propres impressions. Dans vingt ans, ceux qui ont fait la guerre apprendront comment ils l'ont faite dans les ouvrages de ceux qui n'y sont jamais allés.

Vous me direz peut-être que l'oubli de la douleur est en quelque sorte une réaction de défense pour l'organisme. L'homme est si misérable ! Il n'a déjà que trop de ses souffrances présentes ! Lui faut-il, par surcroît, cultiver le souvenir des tourments passés ?

Qu'il oublie donc ! Qu'il s'abandonne aux entreprises de la légende ! Qu'il laisse à des mains perfidement onctueuses le soin de lui modeler la mémoire. Ainsi la guerre pourra jeter sans cesse les troupeaux les uns contre les autres.



Mesdames, Messieurs, nous voici presque au terme de l'examen critique dans la poursuite duquel vous avez bien voulu m'accompagner. Il nous reste à parler un peu de l'avenir, car la littérature de guerre ou, plus exactement, la littérature édifiée à l'occasion de

cette guerre, est un monument disparate dont nous connaissons les assises, mais dont nous ne verrons point le faîte.

L'ère des témoignages me semble close. Ne vous récriez pas ! Je veux dire qu'il deviendra de plus en plus difficile de témoigner avec précision et fraîcheur. Je sais bien qu'un grand nombre de documents humains importants dorment encore dans les carnets de route et, surtout, dans l'innombrable correspondance. Je me suis donné pour devoir de ne considérer que les ouvrages purement littéraires, les ouvrages qui visent à l'art. Nul doute que les données recélées dans les papiers privés des familles ne soient, quelque jour, utilisées pour la composition de grands livres ; mais les témoignages qui en résulteront risquent fort de perdre quelque peu d'authenticité, car, dès qu'on s'éloigne d'une réalité, les moyens d'épreuve disparaissent et la fantaisie se donne aisément libre cours.

Voilà donc pour l'interprétation des documents écrits. Quant à l'utilisation des souvenirs personnels, elle produira certes encore

des œuvres remarquables. Ces œuvres auront-elles une grande valeur de témoignage ? Je vais répondre par une anecdocte.

Je me trouvais un jour de l'automne dernier chez Ferdinand Herold. Il y avait là Alfred Vallette, Rachilde, Maurice Ravel et d'autres artistes, tous gens doués de subtiles facultés d'observation et d'une mémoire professionnellement exercée. La conversation étant tombée sur une personne absente, mais que tout le monde connaissait, il nous fut absolument impossible de nous entendre sur l'aspect physique de cette personne et, en particulier, sur sa taille. Les uns avaient le souvenir d'un homme « plutôt grand ». Les autres juraient qu'il s'agissait d'un homme « nettement petit ». Il n'y a là rien que d'ordinaire. Voici qui est mieux : Ravel s'étant donné en exemple et ayant assuré qu'il était « plutôt petit », nous ne pûmes parvenir à concorder dans nos appréciations. Ravel demeurait assis ; nous devions donc l'imaginer debout, c'est-à-dire interpréter nos souvenirs des minutes précédentes. Je crois d'ailleurs que, si

Ravel s'était levé, le désaccord eût persisté, car nous évaluons la taille d'un homme toujours un peu d'après notre propre stature, et, ce jour-là, il y avait dans l'assistance des bonshommes de toutes les tailles.

Qu'on me passe cette petite histoire, elle ne nous a pas trop écartés de notre sujet. Je le répète, les ouvrages les plus sincères publiés pendant l'événement n'emportent souvent qu'un faible reflet de la terrifiante flamme. Qu'en sera-t-il de ceux qui se fonderont sur des souvenirs ? Il est bien difficile d'en préjuger. Une seule vertu, sans doute, leur sera demandée : la beauté littéraire. N'est-ce pas, en somme, la seule chose dont l'artiste doive s'occuper ?

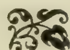
Ce qu'on pourrait le plus justement reprocher à la foisonnante littérature de convention, c'est d'être fort pauvre en véritable beauté. Pour qu'une œuvre soit belle, vraiment belle, ne faut-il pas, en dehors de toute question formelle, qu'elle contienne d'abord une large part de vérités humaines éternelles ? Or une telle œuvre est toujours un grand témoignage par ce qu'elle atteste de réalité impérissable.

Malheureusement, ce ne sont pas les belles œuvres qui forment l'opinion des peuples. En outre, la littérature de convention, bien faite pour seconder l'ambition des clans et préparer les attentats de la force, sera toujours favorisée par ceux qui en exploitent les effets. Son règne n'est pas fini, croyez-le bien.

On dit souvent que les grands chefs-d'œuvre littéraires qui doivent exprimer cette guerre seront la moisson de l'avenir. Je le crois bien volontiers ; je me garde de rien affirmer. Nous sommes devenus beaucoup trop individualistes pour engendrer une épopée comparable à celles qui ont illustré les guerres de l'antiquité et du moyen âge. Mais notre époque a ses vertus, et j'attends avec confiance.

Je dis, comme tout le monde, que la seule raison d'une œuvre d'art est d'être belle. Secrètement, j'ajoute qu'une telle œuvre est plus belle encore si elle est capable de contribuer au bien des hommes. Je souhaite donc, au fond de mon cœur, que le chef-d'œuvre littéraire qui doit sortir un jour de la guerre soit pour les hommes un enseignement, c'est-à-dire

qu'il ne fasse pas trop bon marché de la tragique expérience.

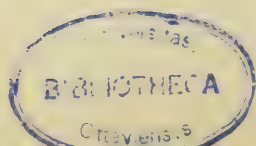


Je m'excuse de vous avoir si longuement parlé de la littérature de guerre alors que j'ai moi-même pris soin de fixer certains de mes souvenirs.

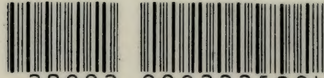
J'ai deux petits enfants, deux fils. Je pense souvent à eux, cependant que je me recueille pour exprimer ce que je sais. Je pense à eux et, de toutes mes forces, je souhaite d'abord « être vrai ». Toutefois je désespère d'apprendre quelque chose à mes fils et je me demande avec angoisse si, pour savoir ce que nous savons, ils ne devront pas, eux aussi, faire la tragique expérience.

CETTE PLAQUETTE A ÉTÉ TIRÉE PAR DARANTIERE A DIJON A 1.025 EXEMPLAIRES DONT 50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL, NUMÉROTÉS DE 1 A 50 ; 950 EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA ; NUMÉROTÉS DE 51 A 1.000 ET 25 EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A Z.

EXEMPLAIRE N° 351



Prix : 6 francs


a39003 002333580b

